

BENJAMIN SORTIT VERS ONZE HEURES

DE L'HÔPITAL...

Pour Karine

Benjamin sortit vers onze heures de l'hôpital qui donnait boulevard Berthier. Il était venu chercher les résultats de l'analyse histologique pratiquée à la suite de l'opération qu'il avait dû subir un mois au paravent.

Ce jour-là, le douze avril, l'air était particulièrement doux. Sur le trottoir, il fut immédiatement ébloui par un soleil sans nuance. On lui avait donné un tas de papiers dont il ne savait que faire et qui risquaient de lui échapper des mains s'il devait bouger un tant soit peu. Il tenait aussi une cigarette qu'il aurait bien voulu allumer s'il n'avait pas été aussi encombré. Il n'avait pas réellement envie de fumer, ce n'était pas urgent. Il réussit à glisser la cigarette éteinte entre ses lèvres et c'était suffisant. Il resta un certain temps immobile, incapable de bouger, comme en attente, sans pouvoir se saisir de quelque pensée ou sentiment. Aucun mot ne l'habitait, il aurait été dans l'impossibilité de répondre quoi que ce soit si on lui avait posé une question. Il se sentait vide de mot, il était là au soleil et, en même temps, comme une ombre sur le mur, regardant ces papiers, c'est tout. Il savait ce qui était écrit, il en avait parlé avec le docteur Girardot et c'est peut-être pour cela qu'il restait ainsi, planté devant l'hôpital sans avancer, sans même en avoir l'idée.

« Découverte fortuite d'un adénocarcinome infiltrant de 2 mm de grand axe. Score de Gleason : 6(3+3).Pas d'engainements tumoraux péri – nerveux identifiables ».

Voilà ce qui était écrit sur l'un de ces papiers. Cette littérature semblait ne pas parler de lui et le laissait indifférent. Il n'était pas dupe de cette indifférence qui était certainement l'envers d'un affect trop lourd à supporter. Mais l'affect lui était dissimulé. Le regarder en face serait le nommer peur. Benjamin n'en était pas là, il

était simplement cloué, dédoublé, essayant de se protéger derrière cette fixité. Le rideau de fer de son théâtre ne pouvait pas encore se lever. Ce n'était pas une dénégation ou un refus, simplement une absence à peine troublante. Il connaissait la gravité de ce carcinome enlevé, et peut-être en restait-il un fragment oublié, dissimulé et susceptible de s'éveiller et d'évoluer. Il était capable d'envisager rationnellement les examens qu'il lui faudrait faire et de s'interroger sur les avantages et inconvénients des traitements possibles. Mais, affectivement, il restait de marbre, un affect blanc, et même s'il se disait « ça prouve que je suis solide », il ne pouvait tout de même s'empêcher de considérer théoriquement son attitude comme suspecte. Il ne s'y reconnaissait pas, sans plus.

Benjamin finit par ranger ses papiers. Il alluma sa cigarette, pris son téléphone pour appeler Caroline qui déjà avait tenté de le joindre lorsqu'il était en consultation.

« Oui, alors, demanda –t-elle » ?

Caroline savait être inquiète avec légèreté, discrétion et pudeur, elle n'en rajoutait jamais. Ce matin, tout particulièrement, Benjamin avait apprécié son attitude. Néanmoins il ne lui dit pas toute la vérité au téléphone. Il ne dit d'ailleurs pas grand'chose, moins pour la ménager que par absence de mot.

« Rien de spécial.

Rien de spécial peut-être mais que t'a-t-il dit ?

Rien de spécial.

Enfin, il t'a dit que ça allait, il n'y a rien de grave, c'est en bonne voie ? Il faut simplement prendre patience et attendre encore avant que tout soit réglé, non ?

Oui, il faut attendre ».

Attendre, Benjamin avait bien aimé ce mot. Oui, *attendre*, c'était tout à fait ça, il se sentait en attente, suspendu, cherchant sa respiration prisonnière. Il ne pouvait donc rien dire ou faire, ni avancer ni reculer. Le mot *attente* sonnait bien, il était sans mièvrerie, il n'était pas bêtement poétique. A – tendre, tendre at any target, anything ferait l'affaire si Caroline n'était pas là. A – tendre, a privatif, comme l'on dit : exit la tendresse au profit de rien, Benjamin était privé de tendresse, il était hors tendresse, il était hors tout. Il pensa inopinément aux dimensions hors tout de sa voiture, son garagiste les lui avait demandé il y a peu, ainsi qu'à ses propres dimensions hors tout qui le classait dans la catégorie des gros, pensait-il. Caroline dût lui demander « Tu m'entends ? » car, sans y prendre garde, il n'avait plus écouté ce

qu'elle lui disait. Elle insistait, elle voulait savoir, être rassurée, elle sommait Benjamin de la tranquilliser. Elle voulait entendre de sa bouche que le médecin avait dit que tout était normal, que dans quelques petites semaines la vie pourrait reprendre comme avant et qu'on n'en parlerait plus. Benjamin ne pouvait le faire, il avait beau feuilleter son dictionnaire intérieur, aucun mot ne lui venait en bouche. D'ailleurs il avait la bouche sèche, sans doute la chaleur du soleil. Aucune eau, aucun vin ne pourrait atténuer cette sécheresse. La faute en incombait au soleil trop chaud de ce mois d'avril qui s'amusait à tromper son monde, à moins que ce mot trop plein, difficile à prononcer, carcinome, ait absorbé toute sa salive.

Il avait glissé dans sa poche de veste, son téléphone, cadeau de Caroline. Il entendrait bien la sonnerie si quelqu'un l'appelait. Qui pourrait l'appeler ? Quoi qu'il en soit, il n'aurait pas répondu pour n'avoir rien à répondre. Qu'aurait-il pu répondre à n'importe quelle question ? Si par exemple on lui avait demandé à quelle heure il commençait de travailler aujourd'hui, il aurait sans doute dit : à treize heures ou bien à quinze heures ou bien à neuf heures, ce qui n'aurait eu aucun sens. Autant ne pas entendre et se taire. Quelle importance, cela avait-il ? Allait-il même travailler aujourd'hui ? S'il devait demeurer dans cette temporalité, cette pesanteur, cette absence de lui-même, si les mots devaient rester des objets sonores sans signification comme en ce moment, des objets encore jamais vus ni entendus, des choses en l'air, comme ça, tournoyant autour de lui, comment pourrait-il travailler ?

Un jour, vers l'âge de dix ans, à l'école, le maître l'avait appelé sur l'estrade devant le tableau pour lui dire que son devoir était mauvais et qu'il était plein de fautes d'orthographe. Le maître le regardait droit dans les yeux et lui ne pouvait détacher son regard du visage hostile. Les paroles qu'il entendait le creusaient progressivement jusqu'à ce qu'il se sente totalement vide, réduit à une simple enveloppe, incapable de répondre, ne serait-ce qu'un oui de politesse, à celui qui continuait de débiter ses reproches. Il aurait dû se sentir honteux, humilié, il aurait dû pleurer pour complaire au maître mais rien. Il restait là sans rien dire, sans manifester le signe d'un sentiment quelconque, sans bouger. Le maître avait même été obligé de lui répéter trois fois de retourner à sa place. Benjamin n'avait jamais oublié cette scène figée et le vide alors éprouvé surgissait parfois dans sa vie d'adulte.

Un couple pressé et mal en point l'avait bousculé pour entrer dans l'hôpital sans que cela ne déclenche chez lui la moindre gêne, la moindre colère mais il retrouva suffisamment ses esprits pour quitter son point d'immobilité. Le bus

arrivait, il y monta et trouva une place assise. Pendant les trente minutes de trajet ses yeux restaient obstinément fixés sur la vitre. Ce qu'il vit ressemblait à un film défilant bien trop vite pour distinguer quoi que ce soit si ce n'est une série de lignes agitées et fuyantes. Il se serait presque endormi si la lourdeur de son corps le lui avait permis.

Arrivé chez lui, il posa les documents sur la table en se disant qu'il les relirait et les placerait plus tard. *Plus tard* sonnait aussi comme un mot nouveau qui fit revenir celui de *carcinome*. Mais il n'arrivait pas à trouver un rapport entre les deux. Il se prépara avec soin un bon café, il aimait le bon café, et quand il fut prêt, il posa la tasse sur le coin de la table de la cuisine et monta dans son bureau. Dans le milieu de l'après midi, vers seize heures trente, il s'aperçut qu'il n'avait pas touché sa tasse. Il avait travaillé jusqu'alors et devait reprendre ses rendez-vous à dix sept heures trente. Comme chaque fois qu'il avait une pause dans l'après midi, il descendit pour aller au kiosque à journaux au coin des rues d'Alésia et Des Plantes, à deux cent mètres environ, pour acheter Le Monde. Mais par mégarde, il avait pris un journal anglais, il ne s'en rendit compte qu'une fois chez lui. Souvent aussi, surtout lorsqu'il faisait bon, après son dernier visiteur, il descendait marcher un peu dans la rue, sans but précis. Il aimait ça, les commerçants lui disaient bonjour, parfois ils échangeaient des plaisanteries bonnes ou mauvaises qui les faisaient rire. Benjamin se trouvait ainsi en harmonie avec le quartier et ses habitants. On est chez nous disait ce rire partagé. Aucune raison de ne pas le faire aujourd'hui. Mais aujourd'hui n'était pas un jour comme les autres. Il avait l'impression que les commerçants ne lui disaient rien, parfois même ils rentraient dans leur boutique et lui tournaient le dos dès qu'il approchait. Aujourd'hui était le jour du carcinome. *Le jour du carcinome*, cette expression n'avait pourtant aucun sens. Ou trop de sens caché : Benjamin savait sans se le formuler que chaque jour serait le jour du carcinome. Il s'étonnait de l'attitude de Madame Lapierre la boulangère, d'Ali surnommé Ciboulette le marchand de fruits et légumes des Vergers du Village, d'André le vendeur de la boucherie Le Charollais, mais il n'éprouvait rien d'autre que cet étonnement. Ce mot supplémentaire qu'il portait désormais comme une médaille sur sa poitrine le rendait-il étranger aux autres, étranger donc dangereux ?

En mille neuf cent quarante deux, Benjamin n'était pas vieux, il avait cinq ans. Parfois dans la rue il croisait des gens qui portaient, cousu sur leur vêtement, un morceau de tissus jaune avec un beau dessin dessus. « Pourquoi tu n'en mets pas un

papa, avait-il demandé un jour, et pourquoi moi je n'en ai pas ? J'en voudrais un aussi ». Toujours il avait gardé dans un pli secret le regard de son père, peut-être le même que celui du maître, lorsqu'il lui avait répondu : « Jamais ta mère, toi et moi nous n'en porterons » ! Il avait presque crié. « Ce joli tissus, comme tu dis, c'est la mort dans des fours crématoires, à ce qu'on dit ». Il avait ajouté : « Je crois même que le moment est venu de faire en sorte de ne plus le voir. Mais pour ça, c'est nous qui devons ne plus être vus, il faut que nous nous cachions ».

Benjamin ne s'étonna pas d'associer *crématoire* à *carcinome*, tout en se disant qu'il y allait un peu fort. S'il n'y eut, pour chacune des victimes, qu'un seul jour de crématoire qui ne pourrait jamais se répéter, un jour définitif, le jour du carcinome lui va être long, ce sera un jour à rallonge, un jour de plusieurs années. Mais il ne pouvait s'empêcher de penser que ces deux mots allaient bien ensemble : *carcinome et crématoire sont dans un bateau...* Jeux avec les mots, les mots saturés. A cinq ans, crématoire n'était qu'un assemblage de sons hors sens et sans représentation, si ce n'est le visage de son père déformé par la colère et la peur. Aujourd'hui, carcinome n'était aussi qu'une suite sonore sans plus de représentation. Le rideau de fer restait obstinément fermé. Rien de la scène ou des coulisses ne se laissait deviner. « Mais, après tout, je ne vois pas mon visage, les commerçants du quartier peuvent-ils lire quelque chose, eux ? Carcinome est-il inscrit sur mon front » ?

Benjamin rentra chez lui. Caroline était déjà là qui l'attendait dans sa robe blanche, assise dans un fauteuil devant un verre de whisky, fumant une cigarette. Elle avait mis son sourire du dimanche. Benjamin le connaissait ce sourire, celui où se devine la tendresse, l'inquiétude discrète, les questions informulées en mal de réponses. « Alors ? » fut la seule question qu'elle s'autorisa à poser. Mais tout était dans ce « alors » : son attachement profond à Benjamin, son horreur pour la souffrance, son désir de vivre longtemps avec lui, son regret qu'il soit plus âgé qu'elle, et, bien sûr, son impatience d'avoir toutes les informations qu'il ne lui avait pas données.

Lui aussi prit un verre et une cigarette et s'assit sur le fauteuil en face d'elle. A son tour, il voulut lui sourire avec tendresse mais ne réussit à dessiner sur ses lèvres qu'un sourire navré. Elle ne parut pas le remarquer et restait tendue vers la bouche de Benjamin d'où allait sortir des mots, des vrais, qu'elle redoutait. Pour la première fois de la journée il se sentit remué non par ce qu'il fallait lui dire mais par

son regard qui débordait. Tout au long de sa vie, il avait soutenu les regards posés sur lui. Mieux même, il les fouillait, cherchant une réponse et une approbation. Instinctivement, il n'avait pas appris à se dérober et de toute manière, avec Caroline, c'était impossible. Son regard ne lui cachait rien, il était une invitation bienveillante à la liberté, au plaisir de la voix comme du corps. Il savait dire ce que les mots échouent à transmettre. Il vous rendait à la fois vulnérable et fort et empêchait le mensonge. La vérité nue qui l'éclairait restait pudique. Le mystère demeurait entier et séduisant, tout danger paraissait exclu. Ce regard ouvrait sur l'horizon pour un long voyage toujours attendu vers des terres et des mers inconnues et fertiles. Au comble de la tristesse, jamais ce regard ne laissait couler de larmes amères, désespérantes ou désespérées. Il était pour Benjamin la clé de tous les possibles et une sorte d'allégorie de la vérité, celle qui ne peut ni se dire ni s'atteindre mais qui est là avec certitude, celle qui n'a ni visage ni couleur mais simplement une présence et une évidence. Aucun démenti ne peut lui être opposé, aucun compromis ne peut se négocier. Le regard entre Caroline et Benjamin était un doux corps à corps.

Après la première gorgée d'alcool et la première bouffée de cigarette, Benjamin fut d'abord incapable de parler. Un flot d'images floues, de souvenirs informes, d'images sépia surgies du plus enfoui, l'encombrait. Quelques fois, au cours de son existence, ce flot débordait les digues savamment construites et pourtant fragiles, il le savait. Souvent dans ces moments imprévisibles, le regard de sa mère surgissait. C'était un regard de toujours, intemporel, toujours connu, tardivement identifié. Un regard double et contradictoire qui se chevauchait, qui se confondait en lui, qui mélangeait tout, la vie et la non vie. Sa mère avait un oeil vivant doté d'un vrai regard d'amour pour lui, il n'en avait jamais douté. L'autre était mort, crevé pour dire le mot, et rien n'y était lisible. Il avait souvent regardé ce regard double qui, dès sa naissance, s'était posé sur lui. De l'avoir souvent regardé, fusse à la dérobée, l'énigme restait entière, il n'avait jamais osé poser de question. Quelle question d'ailleurs ? Caroline avait su lui restituer un regard tourné vers ailleurs, un ailleurs débarrassé de quelques scories, un horizon à portée de main.

Benjamin, fasciné et presque piégé, regardait Caroline boire une gorgée d'alcool, tirer parfois sur sa cigarette. Un instant, l'esquisse d'une émotion lui fit douter de pouvoir répéter ce que le médecin lui avait dit, ce qui figurait sur le compte rendu de l'examen histologique. Un instant fugace, ce mot, *carcinome*, était devenu

une grossièreté imprononçable. Il ne cessait de penser à lui tout en étant incapable de se détacher du regard de Caroline. Ce regard sera-t-il plus fort que ce mot ?

Sur les étagères d'une bibliothèque de cette pièce, les livres achetés, lus et entassés depuis longtemps semblaient faire signe à Benjamin et lui murmurer : « Ce qui s'écrit peut se dire ». Ses yeux s'attardèrent sur quelques titres anciens ou récents. Les livres avaient toujours eu une importance particulière. Aujourd'hui encore, ils viennent tapisser les bords fuyants de son histoire. Ses parents lisaient très peu, si ce n'est le journal. Lui, très jeune, se passionnait pour la lecture et rêvait d'avoir une bibliothèque. Il pressentait que là il trouverait une consistance à l'existence et quelques certitudes. Vers dix ans - ce n'était peut-être pas dix ans mais toujours cet âge- là revenait- il en fit part à ses parents qui lui en achetèrent une de style Galerie Barbès, avec deux portes vitrées. De son lit le soir, il la regardait avant de s'endormir. Mais elle était vide. « Quand elle sera pleine, se disait-il, j'aurai atteint mon but, je serai quelqu'un d'autre ». Au cours des mois et des années, elle s'est remplie et Benjamin continuait de regarder chaque soir la tranche des livres. Pour un peu il les aurait comptés comme pour « comptabiliser » son savoir acquis. Maintenant, toutes les pièces de son appartement comportaient des rayonnages remplis d'ouvrages divers. Pour autant, avait-il atteint son but ? Cesse-t-on un jour de lire et d'essayer d'en savoir plus ? Le savoir s'épuise-t-il ? Il savait bien qu'il n'en était rien. Ils étaient tous là, indispensables, et il aurait été désorienté s'ils devaient brusquement disparaître. Ils étaient là physiquement et humanisaient les pièces en quelque sorte, donnant aux bruits et aux sons une dimension intime, presque ouatée, bannissant toute résonance dissolvante et tout anonymat. Ils étaient pourtant impuissants devant *carcinome*.

Pourtant il réussit à faire à Caroline le récit de son entretien avec le docteur Girardot. Un récit calme, sans émotion, objectif pourrait-on dire, lui-même étant plus l'objet que le sujet en question. Un récit froid, impersonnel ; il s'agissait manifestement de quelqu'un d'autre que de lui. Les mots lui sortaient de la bouche mécaniquement alors que l'inquiétude s'insinuait discrètement en lui. Il commençait à réaliser qu'il ne portait pas seulement en lui ce mot obscène. Il abritait et cultivait une curieuse déchirure bien réelle. Un Réel qui n'avait encore aucune réalité. Comment faire comprendre ça à Caroline et que pourrait-elle en faire elle-même ? Si Benjamin éprouvait un semblant d'émotion, elle était le résultat de cette interrogation qui s'insinuait à bas bruit: vivre à trois désormais avec cet objet impartageable était-il

possible ? Cette question pointait insidieusement. Allait-elle faire son chemin et tracer un itinéraire impossible ? Cette fois l'émotion fut plus vive. Comment la nommer ? Peur, angoisse ?angoisse sans doute puisqu'elle faisait remonter ces quelques images sépia et que le mot séparation avait surgit sans s'attarder. Séparation était un autre mot obscène, hors scène, il ne pouvait pas envisager de vivre sans Caroline. Elle n'était pas sa propriété mais il ne pouvait tout simplement pas se représenter la vie sans elle. Le carcinome y était-il pour quelque chose ?

Benjamin avait achevé le récit que Caroline avait écouté en silence mais sans le quitter des yeux. Après un court instant, elle lui dit simplement : « Bon ». Que dire en effet ? Cette réponse lui convenait car elle dévoilait toute la peine de Caroline et sa résolution de faire face à cet inattendu. Il lui sut gré d'éviter toute parole convenue de consolation ou d'encouragement que ce mot *bon* contenait d'ailleurs. Ce mot était en réalité une décision, cela ne faisait aucun doute. D'ailleurs, elle ajouta après un instant : « On s'en sortira ». Ce n'était pas une formule, c'était plus qu'un souhait, c'était un programme. Mais Benjamin put imaginer ses émotions gardées en elle par pudeur et pour être conforme à ce programme.

La vie quotidienne repris. Ils se couchèrent, chacun se débrouillant avec son sommeil. Benjamin dormit profondément et ne rêva pas. Il dormit bien pendant quelques temps. Au bout de deux semaines, il ne comprit pas pourquoi son sommeil avait changé. Il se réveillait pratiquement toutes les heures, était assailli d'images quotidiennes qui ne ressemblaient pas à des rêves et se levait le matin avec difficulté et fatigue. A peine reconnaissait-il son image dans le miroir lorsqu'il se rasait Et pendant ce temps, le mot continuait de tourner en lui comme peut le faire une ritournelle ou un néologisme obsédant. Certes, il n'en ignorait pas le sens et les implications mais il n'éveillait aucun sentiment de peur. Il avait beau associer carcinome-cancer-mort, rien ne se passait, ce n'était pas pour lui, ce n'était pas lui. Il avait l'impression de glisser sans mouvement sur une rivière gelée sans avoir besoin de respirer. Il était un mannequin nu souriant bêtement dans une vitrine, ne portant pas encore le costume en promotion. Il était étonné d'être ainsi sans que cet étonnement ne s'accompagne d'inquiétude. C'était comme ça.

Ca n'avait pas été comme ça avec Françoise, sa précédente femme. Lorsque l'un et l'autre surent que sa mort était proche, Benjamin était entré dans une sorte de folie lucide. Hyper actif, faisant face à toute chose sans laisser de place à personne, il lui fallait à tout prix remplir l'espace et le temps pour affronter sa peur. Mais

plusieurs fois dans la journée, il se réfugiait dans une pièce, le plus souvent dans la salle de bain, pour pleurer. Une longue vie à deux allait s'enfuir et se conjuguer au passé, un monde s'écroulait sans qu'un autre ne s'envisage. L'avenir n'était qu'une page blanche et il n'avait pas de crayon pour la noircir. Sa vie basculait. La tumeur de Françoise était bien réelle, on en voyait progressivement les effets et les jours restants se réduisaient. Aucune illusion à se faire, aucune histoire à se raconter. Un compte à rebours implacable. Il y pensait souvent. Il y pensait ce matin devant un café qu'il avait soigneusement préparé. Mais lui n'avait pas de tumeur, juste un carcinome, se disait-il.

Benjamin marche dans Paris sans but. Il va où ses pas le portent. Il regarde la ville. Il passe devant des lieux connus et les découvre comme s'il était à Barcelone, à Berlin ou ailleurs. Il respire avec plaisir les odeurs des voitures, les mêmes que, jeune adolescent, il aimait sentir : celle de l'essence et de l'huile du garage où travaillait son copain Michel, c'était un délice. En cet instant, avec surprise, il goûte la chaleur et la moiteur de juillet. Il marche vite comme s'il était pressé et transpire. Il ne sait pas où il va et ça n'a aucune importance. L'important est de marcher, ne pas s'arrêter, aller au bout de ses forces, au bout du souffle, jusqu'au moment où les yeux ne peuvent plus rester ouverts et où le sommeil terrasse. Tant que les yeux peuvent voir le monde bouger, inutile d'en distinguer les objets ou les gens. Tant que le regard capte des lignes brisées et tremblantes de toutes les couleurs, il est possible de tenir debout et d'avancer.

Benjamin se réveille sur un banc d'un jardin public. Devant lui, un enfant en barboteuse tient dans sa main un cerceau. Ce n'est pas possible. Image fugitive aussitôt disparue. Une autre lui succède : il croit voir la vapeur d'une lessiveuse dans laquelle le linge est entrain de bouillir, l'odeur acre le pénètre. Il lui faut du temps pour se rendre compte qu'il est aux Buttes Chaumont. Le soleil a disparu, la nuit se fait attendre. Crépuscule, twilight. A sa droite, deux vieux retraités depuis longtemps, mal rasés et vêtus comme des retraités, discutent avec passion mais il n'entend pas ce qu'ils disent. Un adolescent en rollers passe comme une flèche et chasse un pigeon qui regardait Benjamin. Il n'entend aucun bruit, ni les paroles des vieux ni le raclement des rollers ni l'envol du pigeon. Le jardin est étrangement silencieux. Il

reste assis car il se sent très lourd, collé à ce banc. « Carcinome, que veut dire ce mot, se demande t-il. C'est un mot valise, on l'emporte toujours avec soi, il est de tous les déplacements. On peut le mettre à toute les sauces : *mon carcinome ne ferme plus, il faudra que je fasse venir un serrurier* ; ou bien, *mon carcinome me fait mal aux pieds aujourd'hui, j'ai dû trop marcher* ; et encore, *pour rentrer j'hésite entre prendre le carcinome ou le bus* ». Passe une femme avec une poussette, pressée de rentrer ou de déposer l'enfant, qui sait ?

Un homme avec une casquette réglementaire s'arrête devant lui : « Vous n'avez pas entendu mes coups de sifflets ? Il faut partir, nous allons fermer ». Benjamin comprend, quitte le banc avec difficulté et se dirige vers la sortie. Dommage, pense-t-il, il dérange mes carcinomes. Il se retrouve dans une rue grise en pente, il pense aux promenades qu'il faisait avec sa mère. Elle serrait trop fort sa main et l'obligeait même à lever le bras. Ca lui faisait mal mais il n'osait rien dire, alors régulièrement, il tirait ce bras vers le bas en y mettant toutes ses forces. Il n'aimait pas ces promenades.

Benjamin continue de marcher sans fin dans cette ville familière devenue hostile. Les rues, les maisons se succèdent, rien ne les distingue. Mais il ne lui viendrait pas à l'esprit de dire : avant c'était...Tout est différent. Il n'est pas Benjamin, il est une carcasse qui ne contient rien. Un rien qui déambule sans savoir. Il ne sait même plus son âge.

Sans doute a-t-il retrouvé son chemin, sans doute est-il rentré chez lui. Mais personne ne peut l'attester.

« Tu parles dans ton sommeil, lui dit Caroline ». « Ah, j'ai dormi » ? Et, après un temps : « Je voudrais vivre cent ans avec toi ». Caroline reste étendue à côté de lui, les yeux mi clos et ne répond pas. Elle se lève peu après. Lui n'y arrive pas, il reste étendu les yeux à demi fermés. Alors il est saisi d'une douleur au ventre, vite identifiée, la même que celle éprouvée lorsqu'il voyait sa mère pleurer, celle aussi qui surgissait lorsqu'il sentait que le monde s'écroulait autour de lui, entraînant ses parents et lui dans un univers aussi inconnu que dangereux. Une boule dans la gorge l'étouffe et des larmes salées se mettent à couler d'elles même. Les larmes à la place des mots, peut-être les larmes d'avant les mots puisqu'elles en sont la préhistoire. Les larmes qui masquent le temps. Il n'essuie pas ses joues mouillées. Sa vue

brouillée dessine maladroitement des visages sur les murs de sa chambre, des visages de toutes les époques, qui s'entrecroisent et s'emmêlent, se transforment et se déforment. Il entend leurs voix, musique dodécaphonique, un chœur où chacun improviserait. Chuchotements du passé transfiguré, murmures difficilement audibles d'une histoire où il ne se retrouve qu'avec peine. Benjamin a peur cette fois, terriblement peur, une peur sans nom, une peur polymorphe. Les larmes n'en finissent pas de ruisseler. Leur source est inépuisable. Il sent sa vie se dissoudre dans leur eau. Or, curieusement, rester allonger sans bouger lui convient. Il se rappelle le temps de sa convalescence. Mais, déjà avant l'opération, il lui était arrivé de s'étendre sur son lit de courts instants sans rien faire de précis : passer d'un livre à une revue puis à un autre livre sans lire vraiment. Sentir à peine son corps, oublier de penser même aux choses banales et laisser des images floutées, insaisissables défiler sans retenue. Il n'avait pas envie de renoncer à cet état et se demandait même s'il aura, *après*, la possibilité de les faire renaître à sa guise. Aujourd'hui, il soupçonnait qu'avoir décidé de se faire opérer relevait de cette envie cachée puisque, sommes toutes, cette opération n'était pas été urgente. Il en était là, il savait que c'est ce qu'il recherchait sans savoir pourquoi.

« Tu parles dans ton sommeil, lui dit Caroline depuis la pièce voisine. Mais je n'ai pas compris ce que tu disais ». Sa voix est douce et le mot *lullaby* lui vient au bord des lèvres.

Une odeur familière de café et de pain grillé gagne petit à petit la chambre. Elle enveloppe Benjamin qui se calme lentement. Les larmes ne coulent plus, elles n'ont plus rien à dire, le temps n'est plus aux pleurs, elles ont dessiné les bords d'un espace disponible aux couleurs de l'attente. Benjamin reste encore immobile et se plaît à faire le tour de cet espace retrouvé, sans se préoccuper de savoir ce qu'il y mettra. Sentir circuler cette odeur de café et de pain grillé dans tout son corps, comme le fait désormais son sang dans ses membres, lui suffit. Puis, il rejette la couverture et regarde ses jambes, ses bras, son ventre, ses mains. Tout ça est à moi, pense-t-il, c'est mon corps. Pendant ce temps, le carcinome, ce point ironique, partie minuscule et invisible de ce grand corps, cette undenkbar Wirklichkeit, se fait discret, rangé quelque part en lui, presque oublié. Il doit vivre sa vie propre avec ce lieu que l'on pourrait croire hors corps. « J'ai eu très peur tout – à - l'heure », pense-t-il. Puis, avec un demi-sourire, il dit à haute voix « Peur, peur, peur, peur, peur » pour pouvoir la chasser.

De longues minutes s'écoulaient encore paresseusement, délicieusement, de longues minutes retrouvées. Il regarde les livres de sa bibliothèque sans en distinguer les titres. Il aurait envie de les compter mais cette idée le rendrait presque triste. Alors, Benjamin détourne les yeux et se lève lentement, appréciant chacun de ses mouvements même les plus minuscules et, sur le seuil de la cuisine, il dit à Caroline : « J'ai faim, je prendrais bien un petit déjeuner ». Ce quinze juin, le soleil donne de belles couleurs à la chambre à coucher.

Les jours suivants, les semaines suivantes, les matinées ont été progressivement plus fades et ternes. Le petit déjeuner du quinze juin était loin mais il traînait encore dans sa mémoire comme une ombre à peine visible à cause d'un soleil fatigué. Il traînait comme une pierre isolée, perdue sur l'herbe rase d'un pré, aspérité insolite pointant une différence, insistant sur l'existence d'une chose qui demeure comme une trace. Le petit déjeuner du quinze juin avait été un événement situé entre un avant et un après, appartenant aux deux. Mais Benjamin se rendait se rendait compte que ce souvenir s'étiolait doucement sans faire de bruit. Il ne pouvait le retenir. L'inquiétude alors survenait, particulièrement lorsqu'il lui venait en même temps cette question : *que suis-je en train de perdre, qu'est-ce qui a changé ?* Mais bon...

Quelque chose avait changé, il le notait dans les détails de sa vie quotidienne. Un jeudi, par exemple, il avait lu avec intérêt dans *Le Monde des Livres*, un article sur un ouvrage paru à l'occasion de l'anniversaire de la mort de J. Lacan. Décidé à l'acheter dans la librairie proche, il enfila son vieux blouson de cuir en se demandant pourquoi il ne mettait pas le plus récent qui patientait et vieillissait dans la penderie au milieu d'autres vestes et pantalons inutiles. Répondre à cette question lui paraissait superflu. C'était comme ça, c'était dans l'air du temps, c'était comme tout ce qui vous glisse entre les doigts et qui tombent, on les regarde à terre en se disant : je les ramasserai plus tard..

En chemin, il s'arrêta devant la boulangerie du coin de la rue. Il regarda les gâteaux un par un. Il lut leurs noms magiques et sourit face à la Religieuse, le Baba, le Fraisier, le Mille Feuilles, le Succès, l'Opéra... Réalisant qu'il n'aimait pas les gâteaux, il se demanda : *qu'est-ce que je fais là ?* Il sentit monter alors une tristesse

oubliée, une molle tristesse, une thymie en mineur. Il ferma les yeux à demi et entendit une mélodie lente sur trois notes graves et répétitives. Une fois encore, il aima l'expression *thymie en mineur*.

Arrivé à proximité de la librairie, il fut obligé de réfléchir quelques instants pour savoir quel livre il était venu chercher. Ce genre de trouble arrivait de plus en plus souvent : au moment d'accomplir un geste ou de prendre une décision, il en était incapable. Il était alors partagé entre le sentiment de sortir d'un mauvais rêve et celui, plus inquiétant, de perdre ses mots. Moments de vide absolu, existence trouée. « J'ai une vie pleine de trous », disait-il parfois à Caroline.

En sortant de la librairie, le livre en main, il sut qu'il rejoindrait la pile ou s'entassaient ceux qu'il n'avait pas lu. Il continuait d'en acheter comme avant, il continuait sur sa lancée, il se maintenait sur une trajectoire, il avançait sur un pont qui n'en finissait pas mais sous lequel aucune eau ne coulait. Il était en roue libre comme l'était son humeur : il ne riait plus aux éclats, ne se mettait plus en colère, tout avait à peu près la même saveur, la même odeur, celles que l'on ne remarque pas. Une thymie en mineur, c'était bien ça.

La journée n'allait pas tarder à faire sa sortie pour rejoindre les coulisses. Au lieu de rentrer directement chez lui, il se dirigea, guidé par un sentiment mal identifié, vers la rue Monge. Là, il reconnut l'hôtel des Trois Couleurs et le visage de Mireille émergea de ses souvenirs bien rangés. La chambre au troisième donnait sur la rue. Il crut se rappeler le papier peint vert tendre et le corps nu de Mireille mais il ne put dire en quelle année ils se retrouvaient là, mêlant l'érotique des corps à celui des mots qu'ils échangeaient. Des mots sans projet, des mots pour préparer ou prolonger les gestes. Cette évocation le laissa sans émotion. Les souvenirs, sur fond de thymie en mineur, ne sont que les habits trompeurs, voire un déguisement de l'absence.

Désormais, il lui fallait vivre ainsi, dans cet univers nouveau, flou et incertain où les souvenirs prenaient une couleur sépia.

Le monde avait changé depuis le quinze juin. Caroline continuait de lui sourire, elle persistait à lui porter un regard pénétrant, mais le miroir accroché dans l'entrée de son appartement avait du mal à reconnaître Benjamin.

C Spielmann

2011

